

JACQUES VUILLEMIN

FAUT-IL CROIRE
AUX SIGNES
DU DESTIN ?

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042538781

Dépôt légal : septembre 2026

*Il n'y a de fatalité dans l'Homme que celle
que nous y mettons.*

*Il est des moments dans la vie où le destin envoie
des signes.*

Il est des moments dans la vie où le hasard devient destin.

Le hasard est un destin qu'on ignore.

Jacques est l'enfant d'une société qui se reproduit à l'identique.

Fils d'ouvrier, son destin est déjà écrit dans le grand livre de la société. Il sera ouvrier comme son père et son grand-père.

Chez lui, on admire davantage Jaurès et Blum que les généraux de Napoléon, et pourtant, Jacques a très tôt la certitude de devenir officier.

Jacques est né et habite dans une rue qui n'a pas bonne réputation. Mais c'est sa rue. La rue où joue et court son enfance. La rue où grondent ses premières révoltes ; une rue qui abrite une population ouvrière, laborieuse, attachée à elle comme le paysan à sa terre.

Derrière les façades de pierre où vivent des gens simples et dignes se cache souvent une grande pauvreté. Les pleurs et les cris composent souvent la musique de la rue.

Pour Jacques et tous les habitants, cette rue est un village. Leur village. Un village avec ses coutumes.

Les soirs d'été, quand s'épuise une journée lourde de chaleur, les fenêtres se garnissent des bras nus des

femmes. Les hommes, en maillot de corps, s'installent avec leurs chaises sur le trottoir. On cause, on parle de tout, de rien, du temps, de la vie. Chacun trouve dans cette tranquillité un peu de repos pour ses propres soucis. Une tranquillité que nulle voiture ne vient troubler.

Les soirs de paie, la rue est d'humeur joyeuse, des groupes d'hommes passent d'un café à l'autre en riant, en criant. On refait le monde en buvant des canons. Le père de Jacques est parmi eux.

Chez Jacques, les émotions sont maîtrisées, silencieuses, les confidences rares. Tout est dans le regard entre sa mère et lui, surtout quand le père oublie de rentrer.

Petite, tout en rondeur, sa mère est si généreuse que son cœur aurait pu contenir l'immensité du ciel. Elle a cette joie rayonnante de ceux qui ont peu mais savent si bien donner.

À force de retenue, Jacques a acquis une capacité de silence qui étonne toujours chez un enfant.

Les enfants de la rue fréquentent les écoles primaires publiques. Dans une société qui se reproduit à l'identique leur destin est écrit à l'avance dans le

grand livre de la société. Après le certificat d'études, ils entrent dans la vie active, pour un salaire modeste mais nécessaire à la famille.

Chez Jacques, on est horloger et musicien de père en fils. Inscrit par sa mère au conservatoire de musique, il comprend très vite que son avenir n'est pas là. Il choisit la liberté et les promenades dans les jardins municipaux pendant les cours de solfège.

Sa mère a eu la grande sagesse de ne pas insister. Jacques aurait dû suivre le même chemin que les enfants de la rue. Sa mère en décide autrement en l'inscrivant au lycée Victor-Hugo en classe de 11^e, le CP d'aujourd'hui.

Jacques ne sait pas, alors, qu'il y entre pour une durée de 14 ans, petit lycée, grand lycée, et classe prépa à Saint-Cyr.

Jacques n'a pas l'aisance naturelle de ceux à qui tout réussit. Encombré d'une sorte de maladresse, timide, réservé, silencieux, il n'a rien de l'élève brillant et sûr de lui. Ses chances d'échapper à la fatalité des origines semblent bien minces.

C'est au lycée, à un âge où il est difficile de rester indifférent aux regards des autres, que Jacques prend conscience d'où il vient, des inégalités qui marquent la

vie sociale des enfants, des inégalités que l'école seule ne peut réduire.

Pour des raisons mystérieuses, Jacques a très tôt la certitude de devenir officier. Dès lors, il puise dans ce rêve qui semble impossible la force et la volonté de travailler et de réussir.

C'est alors que le destin lui adresse un premier signe.

En bas de la rue se dressent les murs sévères d'un quartier militaire.

Nous sommes dans les années 1950, ce quartier accueille les familles des soldats engagés en Indochine. L'accès est donc facile. Pas de grille, pas de poste de garde.

Curieux, impatients de conquérir de nouveaux terrains de jeu, les enfants de la rue prennent l'habitude d'aller jouer dans les hangars du quartier.

Un jour, Jacques et ses copains découvrent un trésor au fond d'un hangar. Une vieille barque du génie, abandonnée, rongée par la rouille. Les blessures qui barrent ses flancs racontent ses aventures.

Aussitôt, l'imagination des enfants transforme cette vieille barque en un fier vaisseau de la marine. À son bord, les enfants parcourent les mers, affrontent les tempêtes, découvrent des terres inconnues. L'équipage

de ce fier vaisseau a besoin d'un chef. Sa qualité d'élève du prestigieux lycée Victor-Hugo donne à Jacques un attrait que les autres n'ont pas. Il est reconnu pour être le chef.

C'est peut-être dans cette barque, à la tête de son équipage, que Jacques a reçu un signe du destin et rencontré la vocation qui a guidé sa vie.

Bien des années plus tard, Jacques revient dans ce même quartier, en bas de la rue où a couru et joué son enfance, comme officier d'état-major d'une division.

Quand le hasard des jeux d'enfants conduisit Jacques vers cette barque, il ne savait pas qu'il allait rencontrer son destin.

Et plus tard, le destin envoie à Jacques un autre signe pour une autre vie.

Élève en classe préparatoire à Saint-Cyr, au lycée Victor-Hugo, à Besançon, c'est dans une salle de la subdivision militaire, rue Mégevand, que Jacques passe les épreuves écrites du concours d'entrée, en 1962.

C'est dans ce même bâtiment, devenu centre administratif municipal, que Jacques revient bien des années plus tard comme adjoint au maire de Besançon en 1989.

Il est des moments dans la vie où le destin fait des signes.

Il est des moments dans la vie où le hasard devient destin.

Le hasard est un destin qu'on ignore.

Jacques occupe, avec ses parents, un appartement situé au 3^e étage du numéro 45.

Sur la rue, un balcon où règne le chat, une cuisine longue et étroite, une salle à manger. Pas de salle de bains, ni de toilettes.

Côté cour, une chambre. Un escalier de bois, étroit, sombre et raide monte au 4^e étage.

À gauche, un atelier d'horlogerie avec de grandes fenêtres qui jettent un flot de lumière sur un établi où des quinquets fatigués dressent leurs silhouettes de fleurs fanées.

Le père de Jacques travaille là, souvent la nuit, pour rattraper les heures perdues dans les cafés.

Au fond de l'atelier, une échelle sous une trappe qui se découpe dans le plafond. Une trappe, une échelle, quelle tentation pour un enfant.

Impossible de résister.

Jacques grimpe, soulève la trappe, découvre des combles couverts de gravats, souvenirs des heures sombres de l'occupation et des bombardements.

Une lucarne s'ouvre sur le ciel et offre au gamin téméraire qui s'est risqué jusque-là la plus belle des récompenses.

Assis sur le zinc du toit, contre une cheminée, Jacques règne sur le royaume des chats. Son regard se perd dans l'océan du ciel, où glissent comme des vaisseaux de lourds nuages blancs.

Jacques a passé des heures là, seul avec le ciel où volent ses rêves.

Dans l'atelier, à droite derrière une mince cloison de bois, la chambre de Jacques. Pas de chauffage, très froide l'hiver, trop chaude l'été.

Les soirs d'hiver, Jacques se réchauffe avec des briques enveloppées dans du papier journal glissées au fond du lit.

Les soirs d'été, accoudé à la fenêtre, Jacques écoute les rumeurs de la rue, et les derniers bruits du soir qui montent vers lui.

Face au levant, la chambre s'ouvre sur un océan de toits d'où émergent le clocher de l'église Saint-Jean et le rocher de la citadelle.

C'est dans la solitude que Jacques s'est construit. Entre un père trop souvent absent, une sœur plus âgée de 10 ans et une mère qui pratiquait la générosité des gens modestes.

Jacques, Jacques ! Tu viens jouer, on t'attend !

Ils sont là, ils sont tous là : Michel, Roger, Daniel, Jeannot. Ils sont sur le trottoir en bas de chez Jacques. Ils l'appellent pour les rejoindre.

Nous sommes en juin 1958.

La France participe à la Coupe du monde de football en Suède.

Chaque soir, Jacques et ses copains se retrouvent sur la place de l'abbaye Saint-Paul pour refaire les matches de la journée. C'est leur terrain de proximité, le portail de l'abbaye remplace les buts.

Nous sommes en juin, les journées sont longues, il fait beau et les voitures sont rares. C'est sérieux. Selon les matches du jour, ils sont Kopa, Fontaine, Piantoni ou bien Pelé, Garrincha, Zagalo.

Un soir, un tir puissant de Piantoni brise la devanture d'un petit café restaurant au coin de la rue.

Aussitôt, Piantoni, Kopa, Fontaine détalent comme des lapins.

Mais leur crime ne reste pas impuni.